CHAPITRE 3

NAISSANCE D'UNE CAPITALE, NAISSANCE D'UNE NATION.

1923 - 1940

Hymne d'Ankara

Ankara, Ankara ; belle Ankara !
Ils veulent te voir, tous qui sont malchanceux.
Ils espèrent ton aide, tous qui sont en difficultés.
Tu les combleras, Ankara !

Que les regards enviant ta forteresse baissent !
Que la puissance turque surmonte toutes les difficultés là-bas !
Tu es la première ville créée à partir de rien.
Vive ta pierre et ta terre, Ankara !

(Mehmet Ali Ertekin, 1933)

Chanson d'Ankara

Regarde les pierres d'Ankara
Regarde les larmes dans mes yeux
Nous avons capturé l'ennemi
Regarde ce destin
Nous sommes si glorieux

Routes d'Ankara remplies de pierre
Il y a partout des soldats
Cours Kemal Pacha* Cours !
L'Anatolie pleure du sang
Nous sommes tristes

L'armée est glorieuse à Ankara
Ses tentes installées partout
Contre l'armée turque
Le cruel ennemi fuyait

(Anonyme, 1922)

*référence à Mustafa Kemal Atatürk



À gauche : *İnkılap Yolunda* (Sur le chemin de la révolution) de Zeki Faik İzer, 1933 (collection de peinture et de sculpture de l'Université des beaux-arts de Mimar Sinan)

À droite : *La Liberté guidant le peuple* d'Eugène Delacroix, 1830 (musée du Louvre)

Commencer ce chapitre par deux chants et un tableau patriotiques n'est pas un choix anodin. Ils donnent d'emblée le ton pour comprendre la logique qui sous-tend la création de cette ville comme capitale. Déjà mentionné dans le chapitre précédent, la fondation d'Ankara ne remonte pas à 1923, mais elle a pris de l'importance et est devenue emblématique à partir de cette date. La ville existait depuis des siècles, littéralement bien « ancrée » comme en témoignent son nom antique et ses variations au fil du temps : Ancyra, Angora, Ankara...

C'est la mise en place de la République qui a changé son destin, qui l'a fait sortir de l'ombre, et a restitué son prestige historique d'antan. Ali Cengizkan et Müge Cengizkan, dans leur travail séminal *Fonder une ville : Ankara 1923-1933* (2019) soulignent le peu d'éléments disponibles sur les choix individuels et sociétaux étayant et expliquant les pratiques urbanistiques de la période 1923-1933. En effet, l'histoire urbaine d'Ankara n'a été reconstituée qu'à partir des années 2000, à la faveur d'un regain d'intérêt universitaire pour l'étude de son processus de capitalisation. Une autre chercheuse pionnière sur les études ankariotes, Funda Şenol Cantek, est la première à s'intéresser à la symbolique de cette période, autrement dit au lien entre la capitalisation d'Ankara et la construction de la nation turque à travers les imaginaires, l'esthétique et la perception de l'espace par les élites républicaines. Elle avance que la capitalisation d'Ankara était le plus grand projet surréaliste de la jeune République de Turquie (Şenol Cantek 2012), une sorte « d'utopie de la République » et de « ville inventée » (Şenol Cantek 2017). Autrement dit, l'espace est ici, selon la tradition utopiste, un facteur clé pour orienter et contrôler la vie humaine. Les « utopistes » républicaines de la Turquie de l'époque « inventent des espaces qui ne sont pas seulement différents, mais radicalement nouveaux » qui sont « à la fois beaux et surprenants, intimes et ouverts, construits et naturels » (Clavel 1992, p.50). Dans le cas précis d'Ankara, l'espace n'est pas « indépendant des conditions de sa production et de son utilisation sociale, il est constitutif des cadres sociaux comme de la forme que prennent les hiérarchies sociales et la sociabilité » (*ibid*, p.48) imposées par les dirigeants de l'époque.

Le point commun de l'ensemble des travaux menés tout ua long des années 2000 est le travail d'archive colossal réalisé à partir des images, des documents officiels, des plans d'urbanisme et des carte-postales de l'époque. Par exemple, Ali et Müge Cengizkan ont dû s'appuyer sur 1 300 cartes postales d'Ankara pour redessiner les plans d'urbanisme et localiser les bâtiments officiels, en sus des archives nationales et européennes (notamment allemandes). En revanche, on ne dispose que de très peu de sources sur la vie sociale et quotidienne de la ville à cette époque, à part un autre ouvrage de Şenol Cantek (2003) qui a étudié les relations entre les habitants d'Ankara et les nouveaux arrivants durant les premières années de la République. À cet

égard, quelques sources inattendues ont fourni des éléments intéressants. Il s'agit de romans écrits par des auteurs conquis à la cause républicaine et qui ont décidé de s'installer à Ankara pour en faire la scène de leurs romans. Bien que fictives, ces histoires sont toutefois fondées sur une analyse très fine d'Ankara et de sa place dans l'imaginaire nationale, de l'adaptation des élites stambouliotes à cette nouvelle ville, des relations et privilèges sociaux-politiques structurés autour du cercle proche d'Atatürk. Il conviendrait donc d'analyser ces romans qui fournissent des éléments précieux sur Ankara, la vie quotidienne qui s'y dessine avec l'arrivée de nouveaux habitants ainsi que sur leurs relations avec les autochtones. Ils permettent de comprendre comment les élites républicaines percevaient la ville.

L'objectif de ce chapitre est d'analyser la première période d'urbanisation d'Ankara au prisme de la construction nationale turque afin de comprendre comment l'idéologie républicaine s'est reflétée dans la conception et l'appropriation de l'espace (urbanisation, architecture, esthétique, aménagement...). Selon John Berger (1972, p. 10), « [l]es images sont faites pour la première fois, dans le but d'animer des choses qui ne sont pas là. Au fil du temps, il est devenu clair que l'image était plus permanente que ce qu'elle animait. En tant que telle, l'image racontait à quoi ressemblait autrefois un objet ou une personne – et donc aussi comment ils étaient vus par d'autres dans le passé. Plus tard, la vision unique du créateur de l'image a été acceptée comme une part de son enregistrement[1] ». C'est ce processus que ce chapitre met en lumière en étudiant la place d'Ankara comme symbole majeur de l'imaginaire national.

1) La fabrique d'une ville républicaine et laïque à l'image de la nouvelle nation moderne

La conception et la planification urbaines dans des villes-capitales au 20ème siècle sont indissociables des bouleversements politiques qui ont marqué ce dernier. Celui-ci a en effet débuté avec le dernier souffle de l'expansion impériale et a été déchiré par des guerres répétées qui ont permis l'émergence de plus d'une centaine de nouveaux États-nations, chacun avec sa propre capitale. Plus des trois quarts des villes qui servaient de capitales à la fin du 19ème siècle n'étaient plus les capitales d'États indépendants au début du 20ème siècle. De nombreuses nouvelles capitales sont apparues dans le sillage des mouvements d'indépendance qui ont incité

[1] J'ai lu ce livre de J. Berger dans sa version turque. La citation est tirée de cette version, et traduite par mes soins.

les nouveaux régimes politiques émergeant à prendre leur envol dans un nouvel endroit (Vale 2006). La naissance d'Ankara comme capitale s'inscrit également dans cette dynamique.

L'Empire ottoman, déjà largement affaibli à la fin du 19ème siècle par des guerres d'indépendances nationales sur son territoire (notamment dans les Balkans et au Moyen-Orient), n'a pas survécu à la Première Guerre mondiale. Après la signature du traité de Sèvres en aout 1920, il n'exerçait sa souveraineté que sur une petite partie de l'Anatolie de l'ouest et du centre, les alliés européens offrant aux territoires ottomans la possibilité de passer sous leur protectorat. Mustafa Kemal Atatürk et ses camarades vont alors lancer la guerre d'indépendance turque qui aboutira à la signature du traité de Lausanne[2], favorable à la Turquie puisqu'il lui permettra de récupérer l'ensemble du territoire anatolien et de proclamer la République turque, actant ainsi officiellement la disparition de l'Empire ottoman.

Dans ce contexte, le nouveau régime républicain avait besoin d'un centre administratif. Plusieurs raisons ont présidé à son transfert d'Istanbul, capitale de l'Empire ottoman, à Ankara. Les acteurs de la guerre de l'indépendance souhaitaient refonder le pays autour d'une capitale située au cœur de l'Anatolie. Mais pourquoi avoir choisi Ankara plutôt qu'une autre ville d'Anatolie ?

Bien que la décision de faire d'Ankara la capitale ait été prise peu de temps après la fin de la guerre d'indépendance, elle a été prise en deux temps. Tout d'abord, il a été décidé que la ville serait le centre de décision de la guerre d'indépendance. Le Parlement en exil y a été fondé dès 1920. Puis elle a été officiellement élue capitale de la République. Selon Tekeli (2011), cette deuxième étape est directement liée à l'issue victorieuse de la guerre d'indépendance commanditée depuis Ankara.

Pendant les années d'occupation, Ali Fuat Cebesoy, ami proche d'Atatürk et militaire, est parvenu à rallier à sa cause les notables de la ville. Ainsi, les idées républicaines y ont reçu un accueil positif (Mutluay 2015). Par ailleurs, les habitants d'Ankara ont répondu aux appels à protester contre l'occupation occidentale, et la résistance dans la ville a été renforcée par les contributions de ses intellectuels, diffusées par voie postale et télégraphique dans toute l'Anatolie (Akgün 1984, p. 225).

[2] Pour une prise de connaissance rapide de ce texte important pour comprendre la Turquie et son évolution, voir https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19230724&get_all=1&ID_reac=11261&tout=1#11261

Après l'invasion d'Istanbul en 1918, lorsque l'idée de déplacer la capitale en Anatolie commence à être évoquée, Atatürk a rapidement choisi Ankara qui était déjà acquise à la cause et reliée à Istanbul par le chemin de fer. En 1921, Atatürk avait déjà expliqué qu'Istanbul avait perdu son rôle central dans la guerre d'indépendance : « Istanbul ne dominera plus l'Anatolie, elle lui sera désormais soumise » (*ibid.*, p. 228). Au journaliste du *Temps* venu l'interviewer, il affirma : « la capitale politique restera au milieu de l'Anatolie. Les représentants de l'Occident et de l'Orient nous contacteront dans cette capitale. [...] Le gouvernement né de la voix de la nation travaillera dans cette capitale. » (Mutluay, *op. cit.*, p. 23)

Cependant, le choix d'Ankara n'est pas uniquement lié à la guerre. C'était également un choix stratégique et tactique qui répondait aux objectifs politiques des dirigeants : fonder le nouvel État-nation par le bas et repenser le pays selon une vision plus égalitaire et inclusive, contrairement à l'Empire ottoman dont la gestion et la prospérité étaient excessivement centralisées à Istanbul. L'Anatolie était négligée économiquement depuis longtemps et son développement industriel et économique devait être promu. D'après Tekeli (2011), « le choix d'Ankara, bien qu'il n'ait pu suffire à lui seul à promouvoir le développement vers l'est du pays, a révélé un nouveau centre dans les processus centre-périphérie opérant dans l'espace du pays, a entraîné le développement de l'Anatolie centrale et a empêché les écarts de revenu entre les provinces de se creuser, du moins au début de la république » (p. 311).

Selon Mutluay (2015), le fait qu'Istanbul soit une ville portuaire a conduit à l'intensification des politiques colonialistes-impérialistes des européens dans la ville pendant la dernière période de l'empire. D'après elle, la nouvelle administration voulait briser ce contrôle impérialiste en déplaçant la capitale en Anatolie. Pour Tekeli (2011), « Istanbul était le symbole des relations impérialistes et de la bourgeoisie ainsi que de la vie levantine qui reposait sur des relations clientélistes. En abandonnant Istanbul au profit d'Ankara, on abandonnait également ces relations pour se tourner vers le développement et la modernisation nationale de l'Anatolie avec Ankara en son cœur » (p. 271). Ainsi, l'image d'Istanbul était incompatible avec l'identité du régime républicain. L'administration voulait créer une capitale qui symboliserait la transition vers l'État-nation. La capitale du califat et de l'empire devait donc être oubliée avec l'établissement du nouveau régime politique.

Les cadres kémalistes voulaient créer une unité nationale à l'intérieur des frontières des territoires restants, et le meilleur moyen pour y parvenir était à leurs yeux de choisir une nouvelle capitale qui la symboliserait. L'histoire cosmopolite d'Istanbul n'y était pas propice,

contrairement à celle d'Ankara. D'après Ahıska (2001), « les idées et pratiques nationalistes allaient être écrites à Ankara, qui était vue comme une ardoise vierge. Ankara a été considérée comme un "point de départ" pour les élites républicaines qui voyaient dans le nationalisme turc le projet politique du pays » (p. 52). Ankara permettait donc de faire table rase du passé ; on allait y écrire une nouvelle histoire turque distincte de l'Empire ottoman cosmopolite.

La nouvelle capitale allait nourrir le nationalisme par son image et son urbanisme. Elle devait se distinguer par un caractère urbain propre et authentique, exprimer l'effort et la fierté de la nation. Voici ce que répondit Atatürk à Yunus Nadi, fondateur du journal *Cumhuriyet,* qui avait déclaré qu'Ankara donnait aux gens un sentiment de vide, de désert :

> « Il semblerait que Nadi Bey ait dit que la ville ressemblait à [un désert]. Voici le plaisir de ce grand travail. Il faut faire de ce désert une vie, créer une organisation à partir de cette rébellion. Cependant, ne regardez pas dans l'espace au milieu. Ce champ vide en apparence est, en réalité, plein. Il y a une vie cachée et puissante dans cet espace que l'on pense être un désert. C'est la nation, c'est la nation turque. Ce qui manque, c'est l'organisation, et maintenant c'est sur cela que nous travaillons. » (cité dans Mutluay, *op. cit.*, p. 27).

Figure-10 : La plaine vide à perte d'horizon depuis la vieille ville d'Ankara dans les années 1920



Source : Archives VEKAM, auteur inconnu, 2021.

Si Ankara a été créé en opposition à Istanbul, avec tout sa symbolique politique et culturelle, c'est aussi parce que les élites de l'époque et la classe politique entourant Atatürk étaient profondément laïque, conquises au modernisme et opposées à tout ce qui rappelait

l'esthétique ottomane. La nouvelle capitale et son architecture devaient se distinguer de cette dernière et ressembler aux capitales européennes modernes. Tankut (1993) explique qu'Ankara est le centre administratif qui incarnerait la sortie du monde oriental et l'entrée dans un monde rationnel. Ce que l'on attend de cette ville n'est pas seulement d'être un symbole, mais aussi une capitale capable de remplir toutes les fonctions de la nouvelle compréhension du monde et de refléter ce nouveau style de vie. Pour cette raison, la nouvelle ville doit être établi indépendamment de l'ancienne Ankara qui porte les traces de l'organisation socio-économique ottomane. Par conséquent, malgré le fait que la guerre d'indépendance ait été menée contre les pays européens, la civilisation occidentale a constitué la référence incontournable eu égard à l'organisation de la vie politique, sociale et culturelle et à son expression spatiale.

La notion de modernité a donc joué un rôle central et a constitué la force directrice majeure dans la formation des institutions sociétales et politiques et l'évolution des sphères publique et privée depuis les premières années de la République (Çınar 2014). Idéologie fondatrice du nouvel État, la modernité était alors comprise comme l'adoption de ce qui était considéré comme une norme universelle de civilisation. Les propos d'Atatürk en témoignent :

> « Il existe une variété de pays, mais une seule civilisation. Pour qu'une nation progresse, il faut qu'elle rejoigne cette civilisation. Si nos corps sont à l'Est, notre mentalité est orientée vers l'Ouest. Nous voulons moderniser notre pays. Tous nos efforts sont dirigés vers la construction d'un État moderne, donc occidental, en Turquie. Quelle nation désire faire partie de la civilisation, mais ne tend pas vers l'Occident ? » (cité dans Sarıoğlu 2001, p. 103).

Ilhan Tekeli (2011) résument ainsi les modalités de la fondation et de l'aménagement d'Ankara :

- Créer une ville nouvelle et exemplaire où la vie occidentale moderne et contemporaine puisse naitre et dominer.
- Former une bourgeoisie nationale et développer des modes de vie modernes à Ankara pour donner l'exemple à d'autres villes turques.
- Représenter spatialement la République à travers des œuvres urbaines constituant la naissance de la ville moderne.
- Écrire une nouvelle mémoire urbaine et nationale à travers la fabrique d'Ankara.

Pour mener à bien ce projet urbain moderniste, des architectes et aménageurs de différents pays européens, et notamment d'Allemagne et de France, ont été invités à Ankara, l 'Europe étant considérée comme porteuse de l'idéal et du modèle de la modernité. Les architectes comme Ernst Egli et Clemens Holzmeister et des aménageurs comme Herman Jansen et Léon Jaussely ainsi que Carl Christoph Lörcher en faisaient partis. Ainsi, à partir des années 1930, le

modernisme commence à dicter le style de tous les bâtiments publics et monuments importants tels que les ministères et la résidence présidentielle d'Atatürk, ainsi que des immeubles en construction à Yenişehir (Nouvelle ville), le nouveau quartier résidentiel de l'élite républicaine (Çınar 2015, p. 241). Les journaux de l'époque s'en font l'écho, comme par exemple *Hakimiyet-i Milliye*, le journal de l'État :

> « Le bâtiment du ministère de la Santé est en effet devenu le bâtiment le plus moderne d'Ankara. Il ressemble aux bâtiments les plus récents et les plus modernes d'Europe. Que le bâtiment soit érigé à Yenişehir a une signification supplémentaire car lors de la planification de notre Ankara, nous avions adopté le principe de construire des bâtiments grands et monumentaux à Yenişehir. » (Édition du 4 juillet 1927, cité dans Çınar, *ibid.*)

Figure-11 : Bâtiment du ministère de la Santé (1927)



Source : Archives du VEKAM, anonyme, 2021.

Le modernisme a également été introduit dans les programmes scolaires, faisant ainsi de l'architecture en tant que profession un canal de diffusion de l'idéologie moderniste de l'État (Çınar 2015). Selon Bozdoğan (1997), ce mouvement s'organise autour d'un nouveau journal professionnel, *L'Architecte*, lancé en 1931. Baptisé nouvelle architecture, il « a effectivement légitimé l'architecte en tant que "leader culturel" ou "porteur de civilisation", accomplissant avec passion sa mission qui consistait à dissocier la République du passé ottoman et islamique de la Turquie » (p. 138). En ce sens, les architectes jouent clairement le rôle de transmetteur d'une idéal politique illustré par des symboles architecturaux dans l'espace de la ville (Chadouin 2021).

Falih Rıfkı Atay, à la fois romancier et président honoraire de la Commission de planification urbaine d'Ankara, expliquait ainsi : « Pour la volonté turque, qui a cherché, trouvé et fait Ankara, construire le reste de l'Anatolie allait être comme façonner de la pâte dans le

même moule [...]. Ankara a inauguré l'idée de l'urbanisme moderne en Turquie [...] qui s'est par la suite manifestée à différentes échelles dans diverses villes à travers le pays » (cité dans Kezer 1999, p. 138).

Dans les décennies qui ont suivi la naissance de la République, cette perception de la modernité a régulièrement évolué. Au début, elle reflétait une compréhension européenne et surtout française de la civilisation, avant de s'aligner sur la culture américaine et la promotion du développement industriel et du capitalisme, puis de s'incarner dans le néo-ottomanisme, avec le retour aux motifs islamiques dans l'espace, durant le mandat de l'AKP. Au final, ce qu'on appelle la modernité sera en quelque sorte la répercussion spatiale des pouvoirs politiques changeants dans la Turquie contemporaine. L'idéologie officielle nationale et la compréhension dominante de la modernité ont varié au rythme des changements de régime. Différents projets de modernisation ont ainsi été poursuivis, qui ont à leur tour entraîné des changements importants dans l'espace urbain à Ankara.

2) La fabrique symbolique de l'espace

La consécration d'Ankara comme capitale moderne n'a été possible, dans l'esprit des élites de l'époque, qu'avec la construction d'un environnement physique incarnant la « modernité » qui permettrait à la ville de se détacher de son image de « petit bourg » (Mutluay 2015, p. 43). Concevoir la ville dans le cadre d'un plan directeur constituera l'épine dorsale de la fabrique de la capitale.

De nombreux débats ont eu lieu entre les décideurs politiques sur l'emplacement des constructions pour la nouvelle ville et des nouveaux espaces résidentiels. La première idée était de rénover progressivement la vieille ville ou de démolir les bâtiments insalubres pour en construire de nouveaux à la place. Mais cet objectif s'est avéré difficile à atteindre en raison, d'une part, de la topographie et de la vétusté de la vieille ville, et d'autre part, des fortes spéculations immobilières qui augmentaient le coût de cette grande opération de rénovation/reconstruction.

Concernant la topographie, la vieille ville était située sur les hauteurs et au pied de la colline au sommet de laquelle se trouvait la citadelle historique (cf. Figure 7). De ce fait, son organisation était celle des villes historiques construites à l'intérieur des fortifications : des rues petites et étroites, des maisons mitoyennes en bois... en somme des constructions vulnérables à toute forme d'incendie et une organisation de l'espace peu favorable à l'érection de grands bâtiments

administratifs. Par ailleurs, la majorité des bâtiments était assez vieux. Selon Ahmet Şerif, l'écrivain du journal *Tanin* qui avait visité Ankara en 1908, « la ville est vieille, les maisons qui couvrent une haute colline comme une île sont irrégulières, superposées et délabrées. Les rues sont étroites et sales, les maisons sont froides en hiver, poussiéreuses et insalubres en été » (Tankut 1993, p. 253). Un architecte évoquait cette partie de la ville dans les mêmes termes : « Avant la République, la vie à Ankara se déroulait lentement. L'ensemble d'Ankara se résumait à la gare, puis au marais, puis au cimetière et au lieu de l'incendie[3] après le vétuste quartier de Karaoğlan, et tout au bout à un village aux rues courbées ou pavées en briques de terre crue et de paille. Ceux qui sont venus retrouver l'atmosphère d'une ville comme Istanbul n'ont pas vu la moindre lueur de vie ici. » (Bilgen 1985, p. 17)

Figure-12 : La vie dans le vieille Ankara au bord du ruisseau de Bentderesi (1925)



Source : Les archives de VEKAM, 2021.

Concernant la question immobilière, un député de l'époque, Mahmut Soydan estimait que refonder la ville dans la zone ancienne couterait trop cher à l'État car il fallait détruire de nombreuses maisons, procéder à des expropriations et tracer de nouveaux boulevards et routes. Engager de telles dépenses était inenvisageable pour la jeune république peu fortunée qui venait de naître après des années de guerre. Il ajoutait également :

[3] Ici, l'architecte fait référence au grand incendie d'Ankara qui a ravagé une grande partie de la ville en 1916.

> « Le développement d'Ankara est nécessaire. Il est essentiel de créer une nouvelle ville à Ankara. Mais où construire cette nouvelle ville ? Est-ce sur le lieu des incendies et les ruines de la vieille ville, ou dans les grands endroits aérés à l'extérieur de la ville ? Nous sommes d'avis qu'il n'y a pas lieu à débattre longuement de cette question. Nous n'hésitons pas à dire qu'il est plus facile et possible de construire une nouvelle ville que de reconstruire et d'embellir une ville ancienne et délabrée sans même examiner comment les autres nations agissent, quelle forme de nouvelles villes ont été établies en Europe et en Amérique, et dans quel but. » (Cengizkan 2019, p. 38)

Il a été donc décidé de concevoir la ville à l'extérieur des fortifications, sur la plaine déserte. Dans cette perspective, dès 1925, une zone de quatre millions de mètres carrés au sud de la vieille ville a été expropriée et délimitée sur une carte jointe à la décision du Parlement[4] (Bilgen & Özcan 1989, p. 22).

La reconstruction de la vieille ville aurait été sans aucun doute très coûteuse, tant du fait des frais d'expropriation que pour des raisons techniques. La raison principale de cette décision est interprétée de différentes manières. D'après Tankut (1993), le « projet de modernisation » dans la vieille ville était tout simplement irréalisable, d'où le choix d'une zone vide où les idéaux de la modernisation de la République pourraient facilement prendre corps. Selon Batuman (2002), ce projet aurait pu rencontrer de nombreuses résistances, il a donc été construit dans une zone jouxtant l'ancienne ville. Selon lui, « il faut créer un espace public constituant une sphère discursive et spatiale où se rencontrent un style de vie imaginé (l'individu moderne) et un modèle politique construit (citoyen libre) dans lequel les expériences individuelles coïncident et évoluent vers une vie sociale commune » (p. 43). Par conséquent, c'est un choix significatif de repartir de zéro – créer une nouvelle ville – dans la conception spatiale d'un tel projet. Car, selon Batuman et comme le pressentaient les cadres républicains, « l'espace urbain contenait toutes sortes de résistances potentielles contre la modernisation en tant que projet de transformation sociétale totale » (*ibid.*).

Le premier objectif de ce projet était de créer une place centrale symbolisant la nation, en attendant de construire la nouvelle ville et d'agrandir progressivement la capitale. Puis des boulevards ont été tracés, des places et des monuments construits, des bâtiments publics et des

[4] Nous n'avons pas ajouté cette carte en raison de sa lecture difficile. Il s'agit de « la loi n° 583 sur l'expropriation des lieux centraux et des terres de marais par la municipalité d'Ankara en vue de la construction du nouveau quartier de la capitale ». En raison des mécontentements exprimés au sein du Parlement à propos de la création d'une « nouvelle ville », les autorités ont préféré utiliser le terme « quartier ».

espaces verts conçus pour démontrer que la ville était une capitale moderne. L'épicentre de tous ces changements était au départ le premier parlement national et la zone qui l'entourait.

La construction d'Ankara s'est déroulée en deux temps. La première période (1920-1927) correspond à une restructuration rapide de la ville dans l'objectif de créer les symboles spatiaux du régime politique républicain. Ainsi, dès 1920, un quartier central est établi près du Parlement et de vieille ville. C'est à ce moment-là qu'une organisation municipale est établie pour coordonner les projets d'urbanisation et de logement ainsi que pour préparer un cadre législatif pour la mise en œuvre de l'urbanisation de la nouvelle ville. À partir de 1927, la fabrique de la ville prend de l'ampleur avec l'invitation de plusieurs urbanistes européens à participer au concours de préparation des plans directeurs d'Ankara à grande échelle, incluant la conception de tous les quartiers résidentiels, des œuvres architecturales étatiques et des monuments et parcs. On se penchera d'abord sur la première période afin de comprendre les liens symboliques entre l'espace et le pouvoir politique à travers l'exemple de la création de place de la Nation.

Spatialiser la nation turque et séculariser l'espace

Comme expliqué jusque-là dans ce chapitre, les deux principes majeurs qui dominaient la vision politique des cadres de la république étaient la modernité et l'intégration à la civilisation occidentale. Cette vision était largement inspirée du jacobinisme français et ses partisans croyaient profondément à la sécularisation de la société, et par ricochet de l'espace public (Bilici 1989). L'idée était donc de créer un espace public débarrassé de tout signe religieux, dans la mesure du possible. Elle est alors largement partagée par les cadres politiques lorsque les premiers projets urbanistiques sont mis en œuvre. Aucun lieu de culte ni aucun monument valorisant l'islam dans l'espace public n'est construit dans les premières décennies de la fabrique de la capitale. En conséquence, « la laïcité est apparue non seulement comme un principe régissant les affaires politiques formelles de l'État, mais aussi comme une norme remodelant la vie publique et privée des citoyens dans l'espace urbain et comme une question d'identité nationale qui devait être visible au regard des européens » (Çınar 2014, p. 233).

Une autre idée essentielle dans la création d'Ankara était de promouvoir une homogénéisation de l'espace urbain au sein du territoire national en l'érigeant en modèle reproductible pour la conception d'autres villes, via des images, des plans et des icônes (comme les bustes d'Atatürk ou des motifs hittites). Avant la République, les villes ottomanes étaient généralement organisées autour d'une mosquée centrale, qui constituait le principal lieu public et était entourée du marché, des caravansérails et des pavillons. Le nouvel État turc a déplacé et

relocalisé les centres-villes en les éloignant des mosquées afin de donner un nouveau sens à la communauté nationale laïque. À Ankara, ce nouveau lieu public central, occupé en son centre par une statue d'Atatürk, est désormais entouré de bâtiments administratifs, du quartier général de la police, des banques, du Parlement national et d'autres monuments représentant le pouvoir séculier et monopolistique de l'État tel qu'il est théorisé par Max Weber (1963). Initialement baptisé « place de la souveraineté nationale », il a ensuite pris le nom de « place de la Nation ».

Cette façon de fabriquer l'espace renvoie à l'idée de *sémiosphère*[5] développée par Claude Raffestin (1993). Pour lui, c'est le lieu d'exercice d'un pouvoir se projetant « dans une ville existante ou dans un projet de ville » (p. 23). La ville titulaire de ce rôle de capitale ainsi que la « sémiosphère qui lui est corrélée vont faire l'objet d'une traduction dans une structure morphologique, d'une composition à travers une mise en scène (arrangement urbain, arrangement spatial) » (Chauvel 2015, p. 37). C'est pour cela que la ville-capitale n'est pas seulement investie de fonctions politiques mais reflète également la communication du pouvoir d'une manière spatiale. L'espace est produit mais aussi producteur, il est performatif : en le faisant, on fait l'histoire et la ville. À travers l'espace, la capitale a un rôle fondamental de « donatrice de sens à travers la sémiosphère qu'elle matérialise » (Raffestin, *op. cit.*, p. 16). De ce fait, cette communication est assurée via les rites, les symboles, des monuments, des événements, bref tout ce qui est imagé pour signifier qu'il s'agit du lieu du pouvoir. La fabrique d'Ankara s'est inscrite dans cette logique et a progressivement reflété le pouvoir politique républicain et laïque dans l'espace avec ses propres symboles et signes idéologiques.

La construction du premier centre de la ville a donc reposé sur quatre piliers qui ont chacun leur symboles et images propres dans l'espace :

1) la nation et la république
2) la laïcité et la modernité
3) le leader politique
4) l'économie nationale

Ces quatre piliers étaient en parfaite adéquation avec les six principes du kémalisme constituant le programme politique du Parti républicain du peuple (CHP) fondé par Mustafa

[5] Raffestin définit la sémiosphère comme un espace sémiotique qu'on peut considérer comme un mécanisme unique ; elle est une personnalité sémiotique dont le fondement est empirique et intuitif et dont il est difficile de donner une description formelle car relative à l'ensemble des signes permettant la communication. La sémiosphère est liée aux rites et aux symboles (cité dans Chauvel 2015).

Kemal Atatürk[6] : le républicanisme, le sécularisme, le nationalisme, le populisme, l'étatisme et le révolutionnisme. Ils étaient représentés par six flèches dans l'emblème du parti et ont été intégrés à la Constitution en 1937.

Centre névralgique de la nouvelle capitale, la place de la Nation est ainsi construite avec les symboles de ces quatre piliers. Aucun lieu de culte n'est donc prévu sur cette place, la présence de la vieille mosquée Haci Bayram datée du 15ème siècle non loin de la place étant jugée suffisante. On y érige d'abord un monument symboliquement chargé : la statue d'Atatürk sur son cheval, entouré de soldats (cf. figure 14).

Cette place, autrefois nommée Taşhan, est d'abord baptisée Hakimiyet-i Milliye (souveraineté nationale) puis Ulus Meydanı (place de la Nation) quelques années plus tard. Sa conception et sa composition sont une priorité pour les décideurs politiques de l'époque, et notamment Atatürk. Ainsi, en 1924, Ankara Şehremaneti (municipalité d'Ankara) est créé et la même année, la place est pavéé. Les deux bâtiments du Parlement national la bordent déjà et sa métémorphose se poursuit avec la construction de nouveaux bâtiments qui incarnent les quatre piliers de la République : İş Bankası (banque des affaires) et Sümerbank (banque et magasin de textile) qui occupent un coin de la place, reflétent le pouvoir et l'indépendance économique de la jeune république. A celles-là s'ajoutent un grand hôtel luxueux où de nombreuses réceptions et bals de nouvel an officiels seront organisés, un restaurant servant de l'alcool (Karpiç), lieu de prédilection d'Atatürk, le grand théâtre et l'opéra national. La culture et l'histoire nationale ne sont pas en reste : deux musées, le musée des civilisations anatoliennes et le musée de l'ethnographie, mettant à l'honneur les civilisations pré-islamique de l'Anatolie, sont construits.

Figure-13 : Inauguration de la statue d'Atatürk (1927)

[6] Fondé par Atatürk pendant la guerre d'Indépendance, ce parti a obtenu la quasi-totalité des sièges au premier Parlement. Il a voté la création de la nouvelle république et a gouverné le pays dans un système de parti unique jusqu'au 1950.



Source : Archives VEKAM, cartepostale, 2020.

La place de la Nation est ainsi devenue le lieu où l'État se reflète symboliquement dans l'espace, à travers les bâtiments gouvernementaux et administratifs ainsi que le Parlement. La charge symbolique est renforcée par l'organisation d'événements cérémoniaux et commémoratifs (comme la fête de la république) qui renforcent le sentiment national, mais aussi par des événements punitifs rappelant l'omniprésence et la puissance du jeune État qui assure sa légitimité symbolique au sens wébérien du terme en mettant en scène ses fonctions régaliennes dans l'espace public. Ainsi, les exécutions par pendaison, ordonnées par les tribunaux d'indépendance à l'encontre de personnes considérées soit comme des collaborateurs des envahisseurs étrangers soit comme des leaders des rebellions islamistes anatoliennes contre les réformes d'Atatürk, ont lieu sur cette place (Çınar 2014 ; Yalım 2002).

Figure-14 : Vue de la place de la Nation depuis le Parlement national



Source: Archives Vekam, 2020.
Légende : À gauche, les bâtiments de İş Bankası et derrière la statue, le Sümerbank

Enfin, la place a été achevée avec la construction de l'hôtel Ankara Palas, le restaurant Karpiç et le jardin de la Nation entre les deux, qui sont devenus les symboles par excellence d'une vie occidentale et sécularisée. La présence des diplomates, la fréquentation permanente de ces lieux par des bureaucrates en ont fait des espaces de démonstration d'un mode de vie « civilisé » et moderne adopté par les élites urbaines de la République qui « étaient impatients d'afficher leur goût récemment acquis pour la danse de salon, la haute couture et la cuisine internationale » (Yavuz & Özkan 1984, p. 56). L'élément le plus marquant de ce mode de vie était la mixité. Pour la première fois dans l'histoire de l'Anatolie, les hommes et les femmes se rendaient aux soirées dansantes ou au restaurant sans respecter les règles de l'islam (notamment le port du voile islamique pour les femmes).

Le dernier point de repère visible depuis la place de la Nation depuis, au bout de l'avenue de la République, était la gare centrale. À la fin de la Première Guerre mondiale, la petite gare d'Ankara était le terminus d'une ligne mineure reliant Bagdad à l'Anatolie. Moins de dix ans après sa fondation, l'État est parvenu à réunir les ressources nécessaires à la construction d'« une toile de fer à travers le pays[7] », et la gare d'Ankara est ainsi devenue le principal point de convergence d'un réseau national de chemins de fer rayonnant dans toutes les directions. La

[7] Ces paroles sont extraites du chant de commémoration du 10e anniversaire de la fondation de la République et font référence à la capacité à assurer rapidement le développement du pays.

localisation de la gare a accentué l'importance nationale de la place de la Nation, située non seulement au centre de la capitale, mais aussi en un point de convergence du territoire national.

Figure-15 : La nouvelle gare ferroviaire construite dans le cadre du plan directeur de Hermann Jansen et dessinée par l'architecte Şekip Akalın



Source : Anonyme

Construite entre 1935-1937, cette gare est un parfait exemple d'architecture moderniste combinée à une architecture néoclassique, avec ses longues colonnes sur sa façade d'entrée ainsi qu'une tour d'horloge. Elle abrite également un casino-restaurant qui constituait encore une fois un lieu de modernité avec des soirées-concerts et un menu alcoolisé. En d'autres termes, tous ces éléments urbains, de l'aménagement des parcs aux façades des maisons, dérivaient de et s'intégraient à un grand schéma dominé par une idéologie globale qui était de créer un espace dépourvu de toute signe religieux et ottoman, célébrant le nationalisme et le patriotisme turcs.

3) L'imaginaire de la capitale à travers les romans littéraires du début de la République

L'idée de restituer l'imaginaire de la capitale via les romans de l'époque est liée à la quasi-absence des travaux sociologiques sur l'époque qui auraient pu permettre de comprendre le sens symbolique des lieux et des idéaux qui guidaient alors les discussions et décisions politiques. De ce fait, les romans écrits au début de la République sont des sources précieuses pour appréhender

la réalité politique et sociologique de l'époque, ainsi que certains événements importants intervenus dans l'entourage de M. K. Atatürk. Comme le note Kaynar (2012), par exemple, bien que la mention « histoire fictive » figure toujours sur la première page de ces romans, ce sont « de véritables manuscrits biographiques » (p. 390). Certes, si les personnages du récit sont fictifs, certains évènements relatés ainsi que les réflexions des personnages dans de nombreux romans tout comme la configuration spatiale décrite sont bien réels et fournissent de précieux éléments d'information sur l'organisation de la ville et de sa topographie.

Les sciences sociales et la littérature ne sont pas des champs hermétiques. Madoeuf *et al.* (2020) expliquent ainsi que c'est au moment où « le roman social s'impose [fin 19ème siècle] que la science positiviste se démarque résolument [...]. La littérature a ainsi participé, comme mode opératoire, à l'établissement des sciences sociales et l'a servi. Ce qui explique qu'il faudra, au cours du XXe siècle, refaçonner les possibilités mêmes de la relation et des porosités entre ces deux champs et reconsidérer l'existence d'une signification sociale de l'imaginaire, notamment au travers des champs ouverts via la notion de représentation » (p. 92). D'après ces auteurs, il est important « d'insister sur l'espace particulier de la ville, horizon partagé de l'avènement des études urbaines et du développement universel des romans urbains au XXe siècle » (*ibid.*). On peut ajouter à ce constat le fait que la littérature est diverse et peut être parfois au service d'une cause. De nombreux romans héroïques de l'époque soviétique avaient pour objectifs de glorifier la révolution socialiste et d'attiser la fierté du peuple (voir par exemple *J'aime* [1933] ou *La Grande Famille* [1944] d'A. O. Avdeenko). Les romans turcs qui livrent un récit sur la période fondatrice de la République turque s'inscrivent également dans cette lignée. La majorité d'entre eux peut être qualifiée de « littérature engagée » au sens que Jean-Paul Sartre explique dans *Qu'est-ce que la littérature* (1948) : « écrire revient à poser un acte public dans lequel l'auteur engage toute sa responsabilité (rapport entre littérature et monde/société). Il écrit pour son époque, en misant sur sa volonté de rejoindre les hommes et de prendre part aux débats de son présent » (cité dans Bruneau 2003, p. 69). De ce fait, l'écrivain engagé est en situation, c'est-à-dire qu'il représente la place d'un individu par rapport à ses déterminations sociales, sa relation avec autrui et son projet (l'idéal républicain et la modernité dans le cas d'Ankara). De fait, il participe aux débats politiques et sociaux que cette relation génère, il a un désir profond de changer les choses en agissant sur le monde. Ainsi, dans les romans majeurs de l'époque, l'écrivain, par la voie de son personnage principal, transmet son message politique à ses lecteurs.

La littérature turque met ainsi en lumière l'influence de la ville lors de la guerre de libération (1919-1923) et de la fondation de la République. Les romans datant de cette période

évoquent Ankara de deux façons. Ils soulignent d'un côté la misère et la poussière qui y règnent : « Continuer une vie dans ce bourg anatolien poussiéreux, à moitié brulé, en ruines, rempli de maisons d'adobe et complètement boueux pendant l'hiver ! Des mois et peut-être des années cauchemardesques s'ouvraient à lui » (Örik 2008 [1948], p. 39). Ils insistent de l'autre côté sur la volonté des élites de créer une ville sortie du néant. Une ville nouvelle comme une œuvre pure de la République de Turquie et d'Atatürk.

Ainsi, les œuvres de quatre auteurs célèbres de la littérature turque et connus pour leur engagement et leur adhésion à la République au début du XX[e] siècle sont mobilisés pour fournir un panorama -quoi que partiel- de la vie quotidienne du début de la république à Ankara : Yakup Kadri Karaosmanoğlu, Ahmet Hamdi Tanpınar, Refik Halid Karay et Nazım Hikmet[8]. Tous évoquent tour à tour une Ankara poussiéreuse, difficile à vivre, et une Ankara, centre de la révolution et symbole de la nation. Les romans mentionnés sont tous disponibles en français à l'exception de celui de Karay.

L'un des romans les plus emblématiques est *Ankara* (1934) de Yakup Kadri Karaosmanoğlu. En même temps qu'il écrivait son roman réaliste, ce dernier menait en parallèle d'importants travaux pour la consolidation de l'idéologie et des réformes d'Atatürk. Il avait lancé avec d'autres écrivains une revue politique mensuelle, *Kadro*[9]. Le but de la revue était de défendre le kémalisme, de promouvoir l'étatisme et de contribuer à l'enracinement de l'idéologie républicaine en valorisant les réformes d'Atatürk. Les parallèles à établir entre les articles publiés dans la revue et son roman *Ankara*, rédigés simultanément, viennent étayer le terrain didactique de ce dernier. Dévoué à Atatürk et témoin de la capitalisation d'Ankara, il y a partagé ses observations, ses pensées et ses sentiments sous diverses formes.

Ce roman met également en lumière l'évolution du régime politique et de sa capitale à travers la transformation de son héroïne, Selma, une femme soumise qui devient une femme libérée, laïque et républicaine. Le livre est composée de trois parties qui correspondent chacune à un mariage de Selma et à une période de la république. Elles témoignent chacune des changements de l'espace urbain à l'œuvre à Ankara durant cette période. Dans la première partie

[8] Ces écrivains sont connus par tout le monde en Turquie par leur engagement politique. Leurs œuvres figurent dans les programmes scolaires. Leurs romans constituent les classiques de la littérature turque au même titre que Balzac ou Maupassant en France. Certains de leurs œuvres sont également traduits en français.

[9] Ceux qui participaient aux travaux de cette revue et s'inscrivaient dans son cercle de réflexion étaient connus sous le nom de *Kadrocular*. Ils exerçaient une influence importante dans les débats intellectuels des années 1930-1940 à Ankara.

de l'histoire, le roman se fait l'écho de l'ambition des jeunes élites de la République de faire d'Ankara la capitale moderne du pays qu'elles rêvent de construire :

> « Ces derniers temps, dans la ville d'Istanbul – devenue une vaste prison depuis le début de l'occupation –, le seul nom d'Ankara murmuré au creux de l'oreille, tel un mot de passe conduisant à l'évasion et à la liberté, allumait une lueur d'espoir et de joie secrète dans les yeux : ce caractère clandestin lui conférait un attrait mystérieux. Oui, le nom même de cette Ankara idéale avait presque transformé en un conte de fées la ville qui s'assimilait déjà dans les esprits, à une contrée imaginaire. » (p.20)

En effet, les romans turcs de la première moitié du 20ème siècle décrivent Ankara comme le centre de la résistance d'un pays renaissant des cendres de l'Empire ottoman. C'est presque un devoir pour les diplômés de s'y rendre afin de contribuer à la construction de la République et de ses institutions, et de bâtir l'ordre administratif de la nouvelle capitale. Ainsi, Selma vient s'installer à Ankara avec son premier mari qui obtient un poste dans une des banques nouvellement installées place de la Nation. Cependant, la première impression d'Ankara est très mitigée et ils doutent à la fois de leur capacité à vivre avec si peu de choses et de la pérennité de la jeune république. Dans cette première partie, le couple occupe d'abord une petite chambre dans une vieille maison partagée avec d'autres familles, dans la vieille ville, dans le quartier Taceddin. D'emblée, le problème de logement dans la ville est ainsi évoqué, et notamment le manque de logements décents pour ceux qui viennent s'y installer. Ankara est décrite comme un lieu sans grand intérêt. C'est avant tout une ville de province, une sorte de bourg entre village et ville. Ses habitants sont dépeints comme des individus malappris devant être éduqués. Par exemple, bien qu'Ömer Efendi, propriétaire de leur maison, et sa famille comptent parmi les plus riches d'Ankara, ils sont sales et grossiers, et décrits comme des personnes malpolies. Lorsque Selma Hanım arrive dans sa nouvelle maison, elle est choquée et garde les fenêtres ouvertes jusqu'au petit matin afin d'éliminer la mauvaise odeur de la maison. Presque toutes les maisons de la ville sont en mauvais état, les routes ne sont pas construites. Il n'y a ni infrastructures ni égouts. L'environnement semble désordonné et inesthétique : « Rien de ce qui est fait de main d'homme n'est beau et Ankara n'a pas de beautés naturelles. Ankara est un endroit si médiocre qu'il est inutile de mentionner son nom surtout à côté d'Istanbul. » (Çelik 2014, p. 95) Or, un jour, un jeune écrivain qu'elle rencontre critique la nostalgie exprimée par les nouveaux arrivant à l'égard d'Istanbul :

> « Chaque matin, en me réveillant, je ressens l'honneur – que vous le croyez ou non – de me trouver à Ankara. Ici, chaque matin, c'est tout une nation qui se réveille avec moi, et constate que le héros

qui doit la conduire vers le salut se tient à son chevet. Pour la première fois, oui, pour la première fois de ma vie, je sens que j'appartiens à une communauté faite de mon sang, de ma chair, de ma propre essence [...]. L'Ankara de 1921. Je vous le dis, madame, dans quatre ou cinq ans, cette expression si simple vous fera l'effet d'un verset coranique, et le fait d'avoir fait partie de cette aventure vous semblera alors l'événement le plus important de votre vie. » (Karaosmanoğlu, *op. cit.*, p. 75)

Ahmet Hamdi Tanpınar, dans *Cinq villes*, confirme ces impressions, mais se montre plus indulgent, plus romantique à l'égard d'Ankara :

« Quand je suis arrivé à Ankara pour la première fois à l'automne 1928, la citadelle d'Ankara était devenue presque une idée fixe pour moi. Durant de nombreuses heures de la journée, je me promenais dans ses rues étroites et regardais les vieilles maisons anatoliennes. J'imaginais une vie très différente de celle vécue dans ces maisons. C'est pourquoi j'ai eu le cœur brisé lorsque j'ai lu la première partie d'*Anka*ra de Yakup Kadri, que j'ai beaucoup aimé et admiré pour sa précision. Je persiste à croire qu'au-delà de ce réalisme aigu, un terrain d'entente pourrait être trouvé même si je savais toute son impossibilité [...]. En effet, la ville poursuivait d'un côté sa vie exiguë de l'époque de la lutte nationale, et se reconstruisait de l'autre. La ville semblait en chantier de toutes parts. C'est l'époque de la fondation de la ville nouvelle, avec ses villas pour la plupart sortie tout droit de revues d'architecture et de style différent, et ses petits quartiers de fonctionnaires. Il était possible de voir, dans une seule rue, des maisons imitant les manoirs de la Riviera, de la Suisse, de la Suède, de la Bavière et de l'époque Abdülhamid d'Istanbul. » (p.15)

Refik Halid Karay (1939) dépeignait déjà en 1916 ce côté vétuste et insalubre d'Ankara : « On dirait un triste bourg, dépourvu du moindre intérêt et d'accès aux services publics. Il est allongé au bord d'un ruisseau sale, oublié, écrasé par des pieds nonchalants. » (p.34).

Nazım Hikmet, dans *La vie est belle mon vieux* (1991), nous livre une image d'Ankara lorsqu'il atteint la ville avec ses amis pendant la guerre de la libération : « Après Kastamonu, on s'est rapproché d'Ankara, on voyait la ville de loin. Ankara était une ville de steppe, située au pied d'une colline, jaillie de nulle part sans raison au milieu de la steppe [...]. Ankara est comme l'arche de Noé, l'arche qui nage au milieu de la tempête de l'Empire ottoman effondré. » (p. 53, 58). Quelques années plus tard, probablement après 1936, Nazım Hikmet (1987) fait un autre voyage en train à Ankara, cette fois-ci pour un procès intenté contre lui. Il décrit le nouveau bâtiment de la gare qui a une importance majeure pour les habitants de la ville : « La gare d'Ankara est propre, confortable et surtout toute neuve. Mais malgré la clarté de ses marbres, il

y a quelque chose de difficile (ou très facile) à raconter concernant le courant d'air. On ne peut pas crier, courir, parler fort dans la gare d'Ankara » (p. 252).

Au cours de ce voyage en train, il recueille les impressions d'autres prisonniers au sujet de la ville. Quand ils arrivent à Ankara, ils voient d'abord le stadium[10] et un des prisonniers dit : « on dirait un costume de prêt-à-porter, bizarrement neuf, repassé et qui donne l'impression d'être posé plutôt sur un mannequin de vitrine que dans la ville [...]. Les rues étaient silencieuses, peut-être une heure morte où la vie est tapie derrière les murs. Il y a des montagnes de marbre, du béton et de l'asphalte... et puis la statue [d'Atatürk]... pas d'humain... mais après... la steppe qui entre jusqu'au centre de la ville à un moment inattendu. » Un autre s'exclame « Regarde la lutte entre la ville et la steppe » et l'autre répond « Oui je la vois, la steppe est toujours debout mais bientôt battue par la ville » (p. 251, 252). Et encore un autre de poursuivre : « moi j'ai bien aimé la ville d'Ankara, frères. Je ne comprends pas grande chose aux techniques de construction mais ça se voit que nos frères ouvriers ont fait couler beaucoup de sueurs, ils ont fait vraiment du bon boulot, bien propre. » (p. 253).

Figure-16 : Le stade/hippodrome de 19 Mai (1936)



Source : Archives VEKAM, cartepostale de 1937, 2024.

Les impressions des personnages de divers romans évoluent avec le temps. L'image délabrée d'Ankara laisse place à une ville nouvelle, brillante et propre. On parle de moins en moins de la steppe, qui disparaît progressivement de l'horizon et de la vue des habitants. Les

[10] La construction de ce stadium a été achevée en 1936 par l'architecte italien Paolo Vietti-Violi.

dialogues se concentrent de plus en plus sur la vie sociale et culturelle de la ville, ses lieux de fréquentation et les nouveaux bâtiments qui sont érigés dans Yenişehir. Les espaces de représentation de tous ces écrivains c'est-à-dire leur espace vécu à travers les images et les symboles qui les accompagnent changent donc progressivement et ils contribuent à leur façon à la production de l'espace d'Ankara (Marchal et Stébé 2019, p.126).

Ainsi, lorsque Refik Halid Karay (1939) revient à Ankara pendant l'été 1938, il se sent vivant et joyeux, comme « un setter énergique, prêt à partir à la chasse » (p. 32). Yakup Kadri termine la première partie d'*Ankara* sur les paroles suivantes :

> « Ankara a été pour nous tous une école d'énergie sans pareille. Ankara, dure, raide, abrupte. Ankara, où nous subissons mille et un tourments, nous enseigne pourtant la patience, la persévérance, et à nous battre nuit et jour contre toutes les forces qui s'opposent à notre prospérité. Cette ville fortifiera toujours notre volonté, tel un forgeron qui travaille le fer. Ici, notre façon de vivre est, selon le mot de Nietzsche, "constamment héroïque et dangereuse". Est-il une vie plus douce ? Où trouver sur terre un lieu aussi fascinant ? » (p. 75)

Dans la deuxième partie, Selma se réveille à côté de son nouveau mari, remplie d'espoir et de fierté, dans une nouvelle maison luxueuse à Yenişehir où elle va organiser des soirées pour leurs amis bureaucrates et hauts fonctionnaires de l'armée (p. 83-84) :

> « À cette époque Selma changeait, une vraie révolution s'opérait en elle, non seulement dans sa vie conjugale mais aussi dans tout son être, autant sur le plan des idées que des sentiments. À mesure qu'elle s'éloignait de Nazif, son attachement pour Ankara, le symbole national incarné par Ankara, grandissait. Comme si les écailles lui tombaient enfin des yeux et qu'elle voyait désormais avec une grande acuité. Dans cette rue, qu'elle regardait naguère par la fenêtre avec angoisse et aversion, la jeune femme marchait à présent toute seule, se frayant un chemin au milieu des buffles noirs, caressant la tête des écoliers polissons avec une tendresse maternelle. L'expression du courage viril des gens calmes et tranquilles qui rentraient du travail lui donnait un sentiment de paix, de sécurité [...]. Où qu'elle jetât les yeux, elle retrouvait partout et chez tous quelque chose de l'héroïsme sobre et discret de la grande épopée en train de se dérouler. Cela la revigorait et lui rafraîchissait l'âme comme l'air des hauts sommets. » (p. 83)

Figure-17 : Yenisehir dans les années 1940





Source : Cengizkan (2019)

Dans son roman *Le journal secret d'un chauffeur* (1946), Aka Gündüz évoque avec un certain idéalisme la transformation de la ville :

« Ankara change de plus en plus. L'ancien éparpillement s'efface progressivement. Une société bien organisée le remplace. L'idée du confort et de la civilisation avance. Constructions, constructions, constructions... Même en ce plein hiver, les mauvaises matières premières sont méprisées » (p. 201). Yakup Kadri fait de même dans *Ankara* : « La nouvelle Ankara se développait à une vitesse vertigineuse. Sur des espaces qui s'étendaient de Taşhan à Samanpazarı, de Samanpazarı à Cebeci, de Cebeci à Yenişehir, de Yenişehir à Kavaklıdere, jaillissaient littéralement des immeubles, des maisons, des bâtiments administratifs. » (p. 111)

Ankara est désormais la capitale de la République de Turquie. La ville, qui avait l'apparence d'un bourg avant la guerre d'indépendance, est rapidement devenue une ville

centrale et urbanisée qui commence à écrire sa nouvelle histoire urbaine. On peut même dire que ce que Lefebvre appelle la « révolution urbaine » s'opère à Ankara en dix ans. L'indépendance de la République en 1923 et la création du nouvel État ont été les facteurs les plus importants du développement et de la croissance de la ville. Comme on le sait, entre 1922 et 1931 dominait une conception occidentale du modèle étatique. La volonté des dirigeants de s'y conformer à tout prix a conduit à quelques excès, qui ont fait l'objet de critiques par la suite. Yakup Kadri s'en fait l'écho dans la deuxième partie du roman :

> « Les immeubles et les bâtiments officiels du centre-ville n'avaient rien à envier aux palais des rajahs indiens d'autrefois. Avec leurs fenêtres ogivales et leurs auvents verts ornés de dorure, certains ressemblaient, sur le plan architectural, à une version dégénérée des mosquées et des hospices datant de l'époque ottomane. Heureusement, ce style, dû à l'inexpérience et au mauvais goût des premières années, céda brusquement la place à l'architecture moderne. On se mit à abattre les tourelles des villas, les fenêtres ogivales devinrent rectangulaires et les auvents verts à dorures commencèrent à disparaître. » (p. 111)

Mais en dépit des doutes et des critiques relatives, tous les romans étudiés et leurs personnages embrassent *in fine* la même idée : la grandeur de la République et, par ricochet, d'Ankara qui en est le symbole. Alors qu'au début ils ont du mal à s'adapter à ce nouvel espace, ils s'y attachent tous progressivement : « En partant, je suis devenue mélancolique. Ceux qui connaissent Ankara ressentent la même chose à chaque fois qu'ils quittent la ville. Ceux qui connaissent la sérénité et la vie qui bouillonnent au sein de ce corps sauvage et abrupt et ne ressent pas cette mélancolie ont des têtes vides, des cœurs faits des patates et des nerfs de corde » (Gündüz, *Çapraz Delikanli* [Garçon croisé], 1938, p. 103). Les paroles d'un autre personnage d'*Ankara*, l'écrivain Neşet Sabit, sonnent presque comme un rappel à l'ordre pour ceux qui ont encore du mal à percevoir la valeur et l'importance d'Ankara :

> « [...] Toujours cette nostalgie d'Istanbul... je ne sais pas pourquoi il est si difficile de s'en débarrasser. À tous les coins d'Ankara, ce besoin de faire des comparaisons... un sentiment curieux... On dirait que la patrie se réduit à Istanbul, que nous sommes ici en exil. Or moi, c'est dans cette ville que j'espérais retrouver le sentiment de l'unité nationale dont j'avais besoin [...]. Je bénirais presque la catastrophe nationale qui nous est tombée dessus. Sans ce grand malheur, en effet, que serais-je en ce moment ? Un jeune homme quelconque, dans un quartier quelconque d'Istanbul [...]. Tandis qu'à présent, en plein cœur de la patrie où bouillonnent tant d'idées nouvelles, je partage la souffrance de tout un peuple. Chaque matin, en me réveillant, je ressens l'honneur de me retrouver à Ankara. » (p. 73-75)

Ces extraits de différents romans turcs de l'époque relatent tous une réalité presque tangible. On peut avoir l'impression en les lisant que les écrivains, à travers des personnages fictifs, racontent la véritable histoire de la République et de sa fondation, avec force détails sur la construction de tel ou tel bâtiment, les lieux de fréquentations, l'évolution de la morphologie de la ville et les conséquences pour ses habitants. Ils contribuent ainsi à la constitution d'un récit sur la composition de l'espace public, les règles et principes contribuant à sa formation et sa portée symbolique et politique. En d'autres termes, à travers la littérature, les écrivains relatent l'histoire vécue de la ville. L'évolution de l'espace public et la création de la ville peuvent être reconstituées à travers des documents historiques et des mémoires. Ils peuvent nous apprendre comment, par exemple, le boulevard d'Atatürk a été conçu et ses alentours aménagés. Mais seule la littérature peut exprimer ce que les habitants d'un lieu vivent et ressentent les transformations qui les affectent (Kaynar 2012). Les romans que nous étudions permettent de comprendre ce que le processus de capitalisation d'Ankara pouvait signifier pour ses habitants. Comme je l'ai dit plus haut, ces romans ont un point commun : le sentiment national et l'amour inconditionnel de tous leurs personnages pour Ankara, Atatürk et la République. Après avoir lu ces romans, près de cent ans après leur parution, il est difficile de rester indifférente à cette ville. D'emblée, même ses recoins les plus quelconques jusqu'alors deviennent désormais investis d'une forte charge symbolique.

Est-ce que tous les Turcs, voire les étrangers de passage, partageaient ce sentiment d'exaltation à l'égard d'Ankara ? Probablement pas. Ainsi, il a été possible de trouver un roman publié en 1933 par un Français, Claude Farrère, qui fournit une lecture complètement opposée sur l'ambiance urbaine pendant la construction d'Ankara comme capitale : *Les quatre dames d'Angora*. Ce roman, qui regorge de clichés orientalistes, est très intéressant pour comprendre la vision d'un certain Occident vis-à-vis de la jeune République turc et de sa capitale. À sa sortie, il a suscité de vives réactions de la part des dirigeants et a nourri un débat sur le positionnement de la Turquie par rapport à la civilisation occidentale.

Farrère et Ankara : la nostalgie de l'Empire ottoman et le pessimisme à l'égard de la Nouvelle Turquie

Né à Lyon en 1876, Claude Farrère (Frédéric-Charles Bargone de son vrai nom) est un écrivain français connu pour ses romans situés dans des pays extra-européens ou des colonies françaises comme l'Indochine. En 1919, il quitte l'armée française pour se consacrer entièrement à la littérature sous le mentorat de Pierre Loti. Il se rend plusieurs fois à Ankara (en 1922 puis

entre 1930 et 1932) et décide d'écrire un roman sur la ville à partir de ses observations. À travers ce dernier, non seulement il fournit des éléments urbains intéressants sur l'organisation de la ville et son extension vers la nouvelle zone choisie, mais il livre également un regard souvent mélancolique et pessimiste d'Ankara qui reflète selon lui la fragilité du régime fondée par Atatürk.

Figure-18 : Claude Farrère (premier en partant de la gauche) à table avec Atatürk à Çankaya (1922)



Source : Cengizkan A. & Cengizkan M. Bir Şehir Kurmak : Ankara 1923-1933, Ankara, Vekam, 2019, p. 380.

La sortie de son roman a été un véritable événement à Ankara et certains intellectuels comme Falih Rıfkı Atay, ami proche d'Atatürk, se sont montrés très méfiants à son égard.

> « Comme Loti, il [Farrère] aime la Turquie comme un vieux coffre hérité de son père. Il montre à tout le monde de vieux objets, de vieux trucs. Dès qu'il apprend qu'il y a de la nouveauté en Turquie, il s'énerve comme s'il allait perdre sa marque déposée. Maintenant il dit aux journalistes qu'il écrit un roman intitulé *Quatre dames d'Ankara* alors qu'il a constitué ses jugements sur la nouvelle Turquie pendant l'hiver de 1932-1933, lors de son passage furtif. On a presque l'impression que Klod Farer[11] est un héros empêché de sauver la Turquie. Mais comme il a grandi dans la loge de Pierre Loti, il ne peut pas s'empêcher d'avoir pitié de nous. Il nous observe avec une tolérance paternelle. Il espère toujours qu'on va revaloriser le minaret, la burqa, le sarouel et les vieux souks » (Atay, 1998, p. 583-584).

Figure-19 : La couverture de la Quatre Dame d'Angora

[11] Dans la citation, Claude Farrère est écrit avec la phonétique turque. Je n'ai donc pas modifié son écriture.



L'écrivain ou la maison d'édition ou les deux ont préféré utiliser une photo d'Istanbul en arrière plan pour un roman qui se passe à Ankara confirmant de fait leur vision orientaliste

Ces paroles peuvent paraître violentes si l'on n'adopte pas le point de vue de l'élite de la république, qui a contribué à la guerre de libération, à la résistance contre l'empire et à la fondation du nouveau régime autour d'Ankara. Cependant, à la lecture du roman de Farrère, on a effectivement l'impression d'être face à un roman orientaliste, utilisant Ankara comme toile de fond pour critiquer le nouveau régime. Même si certaines de ses remarques sont justes, il omet de relativiser ses problèmes dont la plupart sont liés à la fabrique nouvelle de la ville capitale dépourvue encore dans les années 1930 de toutes les infrastructures nécessaires. L'extrait qui suit reflète bien la vision que Farrère a de la Turquie nouvelle :

> « [...] Alors, François Villandry, tournant cette fois le dos à Tchankaya [Çankaya-résidence d'Atatürk], fit face à Iénishéir [Yenişehir]. Iénishéir, – ville neuve – l'Angora moderne, s'étirait bel et bien sur deux longues lieues, du campement crénelé de Mustapha Kemal jusqu'à la vieille colline fortifiée où l'Angora de jadis continue d'étager ses maisonnettes de bois. Mais ce que Villandry constata du premier coup d'œil, c'est que ces deux lieues de terrain, qui représentaient la capitale nouvelle, l'audacieuse capitale, qui ambitionne de supplanter Stamboul, de supplanter Byzance et de supplanter Constantinople, étaient principalement, au moins jusqu'à cette heure, deux lieues de désert. Sans doute y avait-il l'avenue, l'avenue impériale, – pardon ! l'avenue républicaine ! – qui

s'allonge en zigzag de la gare, proche de la vieille ville, à Tchankaya. Et sans doute l'avenue était-elle, çà et là, bordée de maisons [voir la figure 35]. Mais ces maisons, qui n'étaient guère que des villas, comme la villa de Pembe hanoum, ou des bâtissent à peu près officielles, – ministères, banques, ambassades, légations, écoles, agences, musées – apparaissent étonnamment espacées. Quant aux rues adjacentes, qui coupaient l'avenue de loin en loin, elles étaient seulement des amorces de rue [...]. L'ensemble évoquait le plan inachevé d'un urbaniste négligent, qui eut abandonné très tôt son esquisse. [...] D'ores et déjà le grand effort qui avait arraché du néant cette ébauche de ville s'avérait vain. [...] Mon Dieu ! songea finalement Villandry, non sans quelque résignation mélancolique, la France de 1931, elle aussi n'est plus la France de Louis XIV. Elle vit tout de même, elle demeure forte, féconde même malgré sa vieillesse... Ne jugeons pas la Turquie de 1930 sur une poignée de maisons qu'une erreur de mauvais géographes a éparpillées là où il ne fallait pas ! » (p. 16)

Figure-20 : Vue de Yenişehir



Source : Exposition *Bir Şehir Kurmak : Ankara 1923-1933* [La fabrique d'une ville : Ankara 1923-1933], janvier 2020, Cer Modern, Ankara.

À une forme de mépris orientaliste qui s'atténue vers la fin, – sans doute pour contrer les éventuelles critiques sur sa vision de la République de Mustafa Kemal, s'ajoute une autre forme de critique sur l'urbanisation d'Ankara. Celle-ci doit être comprise à l'aune de la compétition qui a eu lieu entre les urbanistes français et allemands pendant les années 1930 pour la planification d'Ankara. Initialement entreprise par des urbanistes français comme Léon Jaussely, elle a été poursuivie par des aménageurs allemands qui vont progressivement avoir la main sur la conception des plans directeurs. Ainsi, la critique de Farrère peut s'entendre comme une forme de ressentiment à l'égard de l'influence exercée par l'Allemagne, alors ennemi de la France, sur

la jeune république turque. Du ressentiment voire une certaine jalousie. Serait-il aussi acerbe si la ville avait été aménagée par des Français ? La prochaine section s'attardera précisément sur la différence des visions françaises et allemandes dans la fabrique d'Ankara et les divergences que cela a engendré.

Ainsi, les romans peuvent façonner l'imaginaire que l'on se fait d'une ville. Il y a fort à parier que le lecteur du roman de Farrère ne s'est pas fait la même idée d'Ankara que le lecteur de Y. K. Karaosmanoğlu. Les romans, tout en distillant de précieuses informations sur la fabrique d'Ankara, sont également les miroirs de leur époque et des visions sociales et politiques de leurs auteurs ; « le monde réel n'est pas en opposition avec le monde créé par l'écrivain, il en est l'origine et la visée, source et matière d'émotions et de pensées que le travail des mots vise à ressaisir » (Rosemberg 2016, p. 291). De fait, la littérature se met au service d'un idéal créatif contribuant à consolider la construction sociale de la réalité.